

Carmen Mata Barreiro
Universidad Autónoma de Madrid

Le territoire de la banlieue dans
les écritures migrantes comme
spatialisation de l'identité

L'approche actuelle de l'urbain et du périurbain en tant que territoire conçu comme un « palimpseste¹ », proposée par l'historien d'art et d'architecture André Corboz, conclut qu'« il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire », et que « le territoire est sémantisé » et « discourable² ». Nous partageons cette approche, adoptée aussi par un philosophe de l'urbain comme Thierry Paquot, par Lorenza Mondada, chercheuse en sciences du langage, ou encore par une chercheuse en histoire de l'architecture comme Lucie K. Morisset. Cette dernière écrivait dans l'exergue du collectif qu'elle a codirigé, *Ville imaginaire / Ville identitaire* : « Pour

1. André Corboz, « Le territoire comme palimpseste », Lucie K. Morisset [dir.], *De la ville au patrimoine urbain. Histoires de forme et de sens*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 69-88. Le texte de Corboz a été originalement publié dans la revue *Diogène* en 1983.

2. *Ibid.*, p. 74.

l'individu ou pour la collectivité, la ville, bien plus qu'un groupe objectal, ressortit désormais à l'imaginaire; *la ville [...] spatialise l'identité*³ ».

Au Québec, les écritures migrantes, de même que l'écriture au féminin⁴, apparaissent comme un excellent laboratoire où les écrivains et écrivaines dissèquent les territoires urbain et périurbain et leur confèrent un sens, des valeurs et une intelligibilité qui contribuent à les reconfigurer. Les écritures migrantes véhiculent et rendent visibles les images, les pratiques discursives, les représentations et les interprétations de la ville des acteurs migrants, dont les écrivains. Elles permettent de voir, de l'intérieur, le processus d'acculturation au cœur de la construction de l'identité migrante et de l'identité urbaine⁵.

Il nous semble important d'analyser l'apport des écrivains migrants à la construction de l'imaginaire, des représentations et du discours concernant la banlieue de Montréal en tant qu'espace habité ou *oikos*⁶. La banlieue sera ici étudiée en regard du processus d'acculturation et de la résilience des immigrants dans son rapport avec la ville de Montréal et le concept de « montréalité⁷ ».

3. Lucie K. Morisset, Luc Noppen et Denis Saint-Jacques [dir.], *Ville imaginaire / Ville identitaire. Échos de Québec*, Québec, Nota bene, 1999, p. 2. En 2011, Morisset propose un cadre heuristique, transdisciplinaire, sous forme d'un exercice morphogénétique et sémiogénétique, en vue d'aborder le phénomène de la ville comme un discours et comme une représentation. (Lucie K. Morisset et Marie-Ève Breton [dir.], *La ville : phénomène de représentation*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011.)

4. Voir Carmen Mata Barreiro, « Engagement et construction des identités urbaines dans la littérature francophone : la littérature migrante et l'écriture au féminin », Lucie K. Morisset et Luc Noppen [dir.], *Identités urbaines. Échos de Montréal*, Québec, Nota bene, 2003, p. 227-251.

5. Voir Carmen Mata Barreiro, « Identité urbaine, identité migrante », *Recherches sociographiques*, vol. 45, n° 1, 2004, p. 39-58.

6. Voir Simon Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, Les éditions XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2005. Pour rendre compte du trauma inhérent au processus migratoire, Harel y propose une lecture psychanalytique de quelques romans à partir de l'*oikos*, c'est-à-dire du lieu habité et de l'acte d'habiter.

7. Pour Jocelyn Létourneau, la montréalité est une sorte d'identité métropolitaine aux enracinements pluriethniques et aux résonances cosmopolites qui s'avère

Nous accorderons une attention particulière aux procédures descriptives visant à présenter des images de la ville et de la banlieue et à isoler des traits porteurs de sens, et nous mettrons en relief des mouvements discursifs qui traduisent adhésion et distanciation, apprivoisement et « appropriation de l'espace⁸ », ou rejet et « dissonance⁹ ». Dans cette exploration de l'apport spécifique des écrivains migrants aux représentations et aux discours de la ville, qui intègrent leur « géographie existentielle¹⁰ » et « le caractère politique de l'expérience urbaine contemporaine¹¹ », une place sera faite à leur apport à l'élaboration sémantique du mot « banlieue », terme non seulement polysémique mais en perpétuelle redéfinition.

La banlieue comme projet social

Chez les écrivains Marie-Célie Agnant, Mona Latif-Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone, la banlieue montréalaise apparaît comme un « projet social¹² » : déménager en banlieue est présenté comme une promotion sociale et l'indice d'une mobilité sociale réussie.

être un des traits dominants de la nouvelle québécoisité. (Jocelyn Létourneau, « Postnationalisme? Rouvrir la question du Québec », *Cités*, n° 23, 2005 : « Le Québec, une autre Amérique. Dynamismes d'une identité », p. 21). Luc Noppen et Lucie K. Morisset parlent aussi de « montréalité » dans le cadre de leurs recherches sur le patrimoine : Montréal y est perçue comme un « lieu spécial » doté d'une identité distincte. (Luc Noppen et Lucie K. Morisset, « Ville et mort du patrimoine », Pierre Delorme [dir.], *La ville autrement*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2005, p. 51-52).

8. Alexander Mitscherlich, *Psychanalyse et urbanisme : réponse aux planificateurs*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, 1970. Cité dans Pierre Merlin et Françoise Choay [dir.], *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, Presses universitaires de France, 1996 [1988], p. 51.

9. Régine Robin, *Nous autres, les autres. Difficile pluralisme*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2011, p. 44.

10. Thierry Paquot, « Qu'appelle-t-on un territoire? », Thierry Paquot et Chris Younés [dir.], *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*, Paris, Éditions La Découverte, 2009, coll. « Armillaire », p. 27.

11. Jean-François Côté, « De la ville-territoire à l'hyperville chez André Corboz. Dispositions politiques et esthétiques de la subjectivité urbaine contemporaine », Lucie K. Morisset et Marie-Ève Breton [dir.], *op. cit.*, p. 21.

12. Johanne Charbonneau et Annick Germain, « Les banlieues de l'immigration », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 2, 2002, p. 313.

Ainsi, *La dot de Sara* de Marie-Célie Agnant, roman né d'un matériau sociographique associé au projet de recherche « Personnes âgées : familles et habitat¹³ », porte sur des femmes âgées haïtiennes vivant à Montréal. Le personnage de Giselle, Haïtienne enseignant à Montréal, raconte à sa mère que son médecin, venu d'Haïti, a emménagé dans une maison unifamiliale, dans l'une des banlieues cossues de l'île de Montréal :

Il habite un des quartiers les plus chics de cette ville, une banlieue juchée au sommet de la montagne. On dit que sa maison a coûté plus de sept cent mille dollars. [...] On dit aussi qu'il a deux piscines, intérieure et extérieure, des chambres à n'en plus finir, un jardin avec jardinier attitré. Il n'y a que les ministres à avoir fait fortune sous le tyran qui peuvent se payer des demeures dans le quartier où il habite¹⁴.

Pour Giselle, le choix de la banlieue traduit la réussite sociale et économique de son compatriote.

D'autres écrivains migrants font de leur installation dans une banlieue montréalaise l'aboutissement de leur recherche d'un espace d'intimité plus large et de ce que Claire McNicoll a désigné par l'expression de « confort culturel¹⁵ », à savoir la reconstruction d'un « entre soi » qui réduirait la dimension d'étrangeté, voire d'angoisse propre à l'expérience de l'immigration. Ainsi, dans *Les lunes de miel* de Mona Latif-Ghattas, les différents personnages, membres de la communauté égyptienne et faisant partie, pour la plupart, de la bourgeoisie qui a quitté l'Égypte au début des années 60 à la

13. Recherche subventionnée par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et réalisée par Verena Haldemann (sociologie, Université de Moncton), Annick Germain (INRS-Urbanisation, Montréal), Denise Veillette (sociologie, Université Laval), en collaboration avec Marie-Célie Agnant, Anne-Renée Carette-Fortier et Nathalie Chicoine.

14. Marie-Célie Agnant, *La dot de Sara*, Montréal et Port-au-Prince, Les Éditions du remue-ménage et Les Éditions du Cidihca, 2000 [1995], p. 157-158.

15. Claire McNicoll, *Montréal, une société multiculturelle*, Paris, Belin, coll. « Histoire et société. Modernités », 1993, p. 277.

suite de la nationalisation des entreprises privées par le régime de Nasser, décident de s'installer en majorité à Ville Saint-Laurent, mais aussi à Ville Mont-Royal ou à Dollard-des-Ormeaux. Dans les récits emboîtés exposés par Tante Eulalie, une dame âgée de quatre-vingt-huit ans née en Égypte, ces personnages font le choix de s'installer en banlieue afin de trouver un cadre convenable pour élever leur jeune famille, choix qui est propre à chacun mais qui s'avère perméable aux influences et sensible à l'émulation au sein de la communauté égyptienne.

Par exemple, Raymond, qui « avait passé plusieurs années dans l'Émirat de Bahrein avant d'atterrir au Canada » et qui « travaillait comme ingénieur pour une firme américaine¹⁶ », est arrivé à Montréal avec beaucoup d'argent et « acheta une maison à Ville Mont-Royal, une petite auto pour Lara [son épouse], et inscrivit ses enfants dans un collège privé¹⁷ ». L'achat d'une maison unifamiliale dans une banlieue cossue incarne ici le rêve américain de la propriété individuelle¹⁸, et la banlieue, à l'image de l'Amérique, est perçue comme un lieu neuf, celui de la nouvelle résidence et celui d'une nouvelle consommation, autour de cette maison à équiper et de ces nouvelles voitures qu'il faut acheter.

Dans l'entourage familial de Raymond, Zelda, sa belle-sœur, exige de son mari Zohair d'avoir une maison. Et « Zohair ne pouvant se permettre de la loger à Ville Mont-Royal lui en acheta une à Ville Saint-Laurent¹⁹ ». Cette maison unifamiliale est un bungalow, maison pavillonnaire correspondant à un modèle résidentiel d'origine américaine qui se répand rapidement, dès les années 50,

16. Mona Latif-Ghattas, *Les lunes de miel*, Montréal, Leméac, 1996, p. 51-52.

17. *Ibid.*, p. 52.

18. Len J. Evenden et Gerald E. Walker, « From Periphery to Centre : The Changing Geography of the Suburbs », Larry Bourne et David F. Ley [dir.], *The Changing Social Geography of Canadian Cities*, Montréal et Kingston, McGill—Queen's University Press, 1993, p. 234-251.

19. Mona Latif-Ghattas, *op. cit.*, p. 52.

dans la banlieue montréalaise²⁰, et qui a engendré un paysage varié et profondément québécois²¹.

Pour certains personnages, tels qu'Aglaé, la décision de s'installer à Ville Saint-Laurent s'explique par la recherche d'une homogénéité ethnoculturelle afin de fréquenter le même type de personnes que dans leur pays d'origine et de reproduire le même style de vie. Mais d'autres exposent dans leur discours la recherche d'un modèle différent d'acculturation visant l'intégration dans la société d'accueil. Ainsi Vava, « éduquée chez les sœurs allemandes d'Alexandrie²² », dénigre ce qu'elle appelle « l'égyptiannerie²³ » de Montréal, et estime que Ville Saint-Laurent « était trop plein d'immigrants²⁴ ». L'« obsession du gazon²⁵ », qu'évoque Alexandre Shields dans *Le Devoir*, apparaît comme l'un des traits de son processus de « québécoisation » : « Elle tentait d'impressionner la société alexandrine en exil en montrant combien elle était intégrée au milieu canadien. Elle [...] tondait le gazon, organisait des épluchettes de blé d'Inde et des parties de sucre²⁶ ».

Les représentations de la banlieue que ces textes traduisent font converger le « projet social » et l'image d'« un lieu rêvé²⁷ », un espace auquel on aspire et où l'on se propose de bâtir l'avenir de sa famille.

20. Voir Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 508-509.

21. Voir Lucie K. Morisset et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire. De l'espace urbain à l'identité domestique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 134, septembre 2004, p. 127-154.

22. Mona Latif-Ghattas, *op. cit.*, p. 116.

23. *Ibid.*, p. 127.

24. *Ibid.*, p. 131.

25. Alexandre Shields, « Ma pelouse, ma névrose », *Le Devoir*, 27 avril 2013, cahier « Culture », p. 3.

26. Mona Latif-Ghattas, *op. cit.*, p. 128.

27. Andrée Fortin, « Un nouveau récit collectif dans le cinéma québécois : la centralité de la banlieue », *Sociologie et sociétés*, vol. 45, n° 2, 2013, p. 138.

La banlieue et les « écarts d'identité »

Le rêve de la banlieue n'est pas toujours partagé par les différentes générations qui constituent les familles immigrantes. Les « écarts d'identité²⁸ » intergénérationnels sont significatifs dans l'œuvre d'Antonio D'Alfonso et de Marco Micone, et ils interviennent dans la spatialisation de l'identité associée à la banlieue. Le roman *Avril ou l'anti-passion* d'Antonio D'Alfonso propose la réflexion d'un Italo-québécois sur la genèse de l'immigration de sa famille au Québec. En ayant recours à une diversité formelle (lettres, journal intime), le narrateur accueille les voix de différents membres de sa famille. Il raconte que, lorsqu'il était enfant, l'achat d'une maison « modeste » par son père à Ville Saint-Michel, « sur la 19^e avenue en avril 1959, avant que ne soit construite la voie rapide de la Métropolitaine²⁹ », a été vécu comme la matérialisation du rêve de ses parents, qui y ont investi « le peu d'argent » qu'ils avaient apporté d'Italie, dans le but de « montrer à la communauté le fruit de nombreuses années de labeur, d'épargne³⁰ ». Dans les souvenirs de son enfance, le narrateur oppose la vision que ses parents ont de cette installation à Ville Saint-Michel et de l'acquisition de la maison, qui, tout en étant modeste, « représente [pour eux] beaucoup plus qu'une simple maison³¹ », et sa propre perception de la « rue³² » comme une

28. Les « écarts d'identité » peuvent être définis comme un conflit, une distance critique entre les « ayant migré » et les « issus de l'immigration », lieu de redéfinition de ce qui est transmis et qui détermine un rapport à l'espace (ici, l'espace périurbain), un regard, une identification et une appropriation très différents. Voir Azouz Begag et Abdellatif Chaouite, *Écarts d'identité*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1990.

29. Antonio D'Alfonso, *Avril ou l'anti-passion*, Montréal, VLB éditeur, 1990, p. 45. Dans cette évocation de Ville Saint-Michel, une place est faite à l'historicisation de l'espace au moyen d'une longue citation de *l'Histoire économique de Montréal et des cités et villes du Québec* de J. E. Laurin (Ottawa, Éditions J. E. Laurin, 1942). On y décrit la naissance de « la ville de Saint-Michel », érigée en village en 1912, sous le nom de Saint-Michel-de-Laval, et comment elle « fut incorporée en ville le 5 mars 1915 sous le nom de Ville Saint-Michel ». (Antonio D'Alfonso, *op. cit.*, p. 51-52).

30. *Ibid.*, p. 45.

31. *Ibid.*, p. 45.

32. *Ibid.*, p. 51.

voie d'affranchissement, comme « le vrai monde », « le monde qui transforme nos contradictions en complexités³³ ».

Les écarts d'identité qui, dans le roman de D'Alfonso, commencent à se manifester (« Notre identité est un jeu, un divertissement, et pas encore une confrontation³⁴ »), deviennent conflits d'identité dans le recueil hybride *Le figuier enchanté* et dans la pièce de théâtre *Gens du silence* de Marco Micone.

Dans *Le figuier enchanté*, qui est présenté, dans l'« Exorde », comme un « recueil hybride » qui « trace l'itinéraire d'un enfant qui foula la gadoue avant la névase³⁵ », le narrateur décrit comment « [l]e quartier italien, qui devait être un lieu de transition facilitant l'adaptation au pays d'accueil, devint rapidement le fief de quelques baobabs³⁶ », et comment « [c]ette coterie tentaculaire cherchera aussi à attirer les italophones dans de nouveaux quartiers en leur vantant les mérites de l'école anglaise à bâtir, autour de laquelle on construira des maisons avec vue sur le boulevard Métropolitain et à peine ce qu'il faut de terrain pour enterrer un figuier en hiver³⁷ ».

Cette situation d'« insularisation³⁸ » est mise en scène dans la pièce de théâtre *Gens du silence*, où les écarts d'identité creusés entre les parents d'une famille italo-qubécoise et leurs enfants sont déterminés par le choix de l'installation dans une banlieue et par le degré d'attachement à leur maison. Le nom que Micone donne à la municipalité de banlieue, Chiuso³⁹, met en relief le degré d'enfermement de la communauté qui y vit. Les discours d'Antonio, le père, et de sa fille Nancy traduisent l'opposition de

33. *Ibid.*, p. 50.

34. *Ibid.*

35. Marco Micone, *Le figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1992, p. 13-14.

36. *Ibid.*, p. 88.

37. *Ibid.*, p. 92-93.

38. Azouz Begag et Abdellatif Chaouite, *op. cit.*, p. 47.

39. Chiuso : participe passé du verbe italien *chiudere*, fermer. Chiuso évoque des municipalités telles que Saint-Michel ou Saint-Léonard.

leurs représentations. Antonio insiste sur l'importance de la maison chez un « vrai immigrant » comme lui : « La maison est plus qu'une maison... beaucoup plus qu'une maison⁴⁰. » Les enfants d'Antonio expriment leur étouffement, et particulièrement sa fille Nancy, laquelle adresse à son père un discours de désacralisation de la maison, qu'elle appelle « crypte de briques blanches⁴¹ ». Elle l'accuse d'y sacrifier sa famille, sa liberté, voire sa dignité : « Cette maison est le symbole de votre esclavage et des privations imposées à Mario et à moi. C'est un leurre diabolique qui vous a retenus liés à votre travail pendant vingt ans et qui a fait de vous des ouvriers aussi soumis et aussi dociles que des moutons⁴². »

La banlieue, le pont Jacques-Cartier et la mort

Dans l'œuvre de Stanley Péan, nourrie par le « réalisme merveilleux » et le fantastique moderne, et dont l'imaginaire hybride réunit ses deux univers, Haïti et le Québec, certaines nouvelles se déroulent dans la banlieue québécoise, décor où les personnages rencontrent la mort et sont livrés aux caprices des forces surnaturelles. Deux recueils sont particulièrement intéressants, *La nuit démasque* et *Noirs désirs*. Dans *La nuit démasque*⁴³, où convergent le genre noir et une « littérature de combat, à la fois en prise directe sur le réel et ouverte sur le rêve⁴⁴ », l'écrivain dépeint le caractère obscur des banlieues, ce qui est mis au ban de la ville, les exclus, les meurtriers et les esprits vengeurs. La nuit métamorphose les espaces diégétiques des banlieues (Limoilou, Lévis, Sainte-Albertine de T...), qui se révèlent soudainement plus dangereuses et inquiétantes que ce que laissent croire les apparences. Elle « démasque » le racisme dans ses variantes contemporaines : discrimination basée sur la nationalité, l'ethnie ou le sexe.

40. Marco Micone, *Gens du silence*, Montréal, Guernica, 1991 [1982], p. 61.

41. *Ibid.*, p. 59.

42. *Ibid.*, p. 60.

43. Stanley Péan, *La nuit démasque*, Montréal, Planète rebelle, 2000.

44. Stanley Péan cité par Marie Cusson, « Figures de maux urbains », *Spirale*, n° 182, 2002, p. 33.

Ainsi, la nouvelle « À qui sait attendre » met en scène le personnage d'une jeune femme d'origine haïtienne, Pascale-Marie, qui arrive au terminus d'autobus de « Sainte-Albertine de T... », pour rendre visite à Hervé, un ami de longue date. Lorsque la voiture d'une jeune femme blonde que Pascale-Marie prend pour une amie d'Hervé, censée la conduire chez lui, s'arrête dans une ruelle sombre, un cul-de-sac, « des ombres remuent vers la voiture⁴⁵ » et la jeune Haïtienne voit une main s'apprêtant à brandir « un couteau à cran d'arrêt⁴⁶ » pour l'assassiner.

Dans le recueil *Noirs désirs*, la « métropole babylonienne⁴⁷ » et la banlieue couvent la menace, la violence et le crime. Dans « Septième anniversaire » et « Déviation », la banlieue, perçue tout d'abord comme un espace reflétant la promotion sociale et un cadre de vie paisible, est envahie « par un élément incongru, insolite, voire cauchemardesque⁴⁸ ». Le narrateur de « Septième anniversaire » raconte comment il a tué sa femme le jour de leur septième anniversaire de mariage et comment elle réapparaît, vivante, après chaque homicide, de plus en plus violent. Dans la représentation de l'espace, le narrateur fait apparaître le contraste entre le souci d'ordre que sa femme manifestait et qui semble indissociable de la maison de banlieue, et l'état « dégoûtant » de cet espace après chaque meurtre : « Hier encore, j'ai dû la poignarder, puis la dépecer, la taillader en tout petits morceaux. C'était dégoûtant, toute la cuisine était éclaboussée de sang. [...] Quand j'ai eu fini, j'ai nettoyé le tout — Diane avait horreur que la cuisine soit en désordre⁴⁹. »

Dans l'œuvre d'Émile Ollivier, le recueil de nouvelles *Regarde, regarde les lions* accueille une diversité de personnages, la plupart

45. Stanley Péan, « À qui sait attendre », *La nuit démasque*, *op. cit.*, p. 56.

46. *Ibid.*

47. Stanley Péan, *Noirs désirs*, Montréal, Leméac, 1999, p. 21.

48. Stanley Péan, cité par Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Montréal, L'instant même, 2009, p. 379.

49. Stanley Péan, *Noirs désirs*, *op. cit.*, p. 13.

exilés, qui habitent un univers, Haïti ou Montréal, où la réalité et le fantastique se côtoient. Dans la nouvelle « Une nuit, un taxi », c'est le pont Jacques-Cartier, reliant la « banlieue⁵⁰ » où habite le chauffeur de taxi Lafcadio Larsène à la ville de Montréal, qui est le cadre d'une rencontre avec une « âme errante⁵¹ », la même « femme qui hantait les nuits de son village du bout de l'île [...], [qui] détenait l'insolite pouvoir de donner la vie et de provoquer la mort⁵² ». Ce pont devient ainsi le lieu d'un cauchemar et d'un drame qui va bouleverser la vie de Lafcadio lors de la nuit de la Saint-Jean. Le pont Jacques-Cartier apparaît ici comme « [l]e pont de la folie⁵³ », le passage qui relie et oppose parallèlement la banlieue, qui y est représentée comme un univers calme — un lieu qui répond à l'aspiration de Lafcadio « à la sérénité, à une vie tranquille sans histoire⁵⁴ » —, à la ville « labyrinthe⁵⁵ », à un Montréal « [a]malgame de couleurs, de cultures, de langues⁵⁶ », où « une vague de nouveaux arrivants [...] apportaient avec eux d'autres langues, d'autres usages, d'autres rêves et quantité de quiproquos susceptibles de provoquer des tensions voire des conflits inextricables⁵⁷ ».

Ces textes de Stanley Péan et d'Émile Ollivier traduisent une représentation de la banlieue complexifiée par l'introduction d'un imaginaire fantastique qui fait de la périphérie un lieu de violence et de mort, un espace instable où les lieux familiers se métamorphosent en lieux oniriques, ce qui déclenche la peur et un sentiment d'étrangeté.

50. Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 32.

51. *Ibid.*, p. 36.

52. *Ibid.*, p. 28-29.

53. Sherry Simon, *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*, traduit de l'anglais par Pierrot Lambert, Montréal, Éditions Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2008 [2006], p. 224.

54. Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, *op. cit.*, p. 32.

55. *Ibid.*, p. 34.

56. *Ibid.*, p. 34.

57. *Ibid.*, p. 35.

Rejet de la banlieue et retour en ville

L'analyse des écritures migrantes de la décennie 2000 montre que la banlieue a perdu sa place face à la ville de Montréal. Dans ces « récits d'espace⁵⁸ », à l'envie de banlieue succède le tropisme positif d'un Montréal associé à la « montréalité ». S'agirait-il d'une concurrence entre les territoires urbain et périurbain ou plutôt de l'abandon de ce que Daniel Laforest perçoit comme « une forme de vie⁵⁹ »?

L'œuvre de la romancière et dramaturge libano-qubécoise Abla Farhoud apporte des éléments nouveaux aux représentations de la banlieue et du mouvement entre la banlieue et la ville. Les didascalies initiales de la pièce de théâtre *Les filles du 5-10-15 cents* nous informent que c'est le « [D]ébut des années 60, à Saint-Vincent-de-Paul, petite ville de la banlieue montréalaise⁶⁰ ». Amira et Kaokab, deux sœurs d'origine libanaise, expriment parallèlement le rejet des valeurs de leur famille et l'ennui qu'elles ressentent dans leur banlieue : « Le temps s'écoule sans véritable changement, dans un climat d'ennui, de routine⁶¹. » Vendeuse dans la boutique de sa famille, Kaokab se révolte contre les valeurs de son père et contre la conception de son projet d'immigration, basé sur l'idée de sacrifier les rêves de ses filles à la prospérité de la famille. Perçue par ses clients québécois comme une étrangère (« Comment? Ka...kab. [...] Excusez-moi. Vous savez, nous aut' on est pas habitués...⁶² », lui dit une cliente), et victime des choix d'éducation de son milieu familial, qui destine les garçons à l'école anglaise et les filles à l'école française, sa sœur et elle sont

58. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, vol. I, Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Essais », 1990 [1980], p. 170.

59. « La banlieue est une forme de vie. » (Daniel Laforest, « Qui a peur de la banlieue en littérature? », *Québec français*, n° 169, 2013, p. 55).

60. Abla Farhoud, *Les filles du 5-10-15 cents*, Carnières (Belgique), Lansman, 1993, p. 7.

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*, p. 15.

acculées à un double isolement, à l'incommunicabilité, qui étouffe les liens de sociabilité et d'appartenance :

Si au moins on nous avait mis à l'école anglaise en arrivant ici, on serait comme eux autres. Mais non! Là, on est toutes seules. Pas d'amis canadiens français, pas d'amis libanais. Juste notre famille perdue au milieu d'étrangers⁶³.

Dans le roman *Le sourire de la petite juive*, des personnages québécois et d'autres venant d'ailleurs habitent sur la rue Hutchison, qui relie le Mile End et Outremont. Parmi ces personnages, la romancière Françoise Camirand s'y est installée au cours de sa jeunesse après avoir quitté la banlieue et choisi la ville comme une étape initiatique dans un processus de construction identitaire. Françoise Camirand a quitté Duvernay et la maison familiale, que sa mère « gardait propre et ordonnée [et qui avait] [u]ne pelouse d'un vert surnaturel en avant, une petite cour arrière aussi impeccable que la maison⁶⁴ ». À l'âge de seize ans, elle « s'enfuit de chez ses parents — et de la banlieue qu'elle avait en horreur⁶⁵ ». Le personnage de Benoît Fortin, lui, refuse de nommer « “sa banlieue pourrie”, comme il l'appelait⁶⁶ ». Et Jeannot Paterson, originaire de Verdun, « ne voulait pour rien au monde qu'on le renvoie à Verdun chez son père⁶⁷ ».

Si les deux jeunes filles de la pièce *Les filles du 5-10-15 cents* rêvent de quitter la banlieue et de partir au Liban (« Tout est tellement mieux là-bas⁶⁸ », dit Kaokab), les trois personnages du *Sourire de la petite juive* partagent un imaginaire urbain caractérisé par le mélange, la diversité et l'inattendu, très différent de celui de leur enfance en banlieue, où « [t]out était prévu, convenu et

63. *Ibid.*, p. 24.

64. Abba Farhoud, *Le sourire de la petite juive*, Montréal, VLB Éditeur, 2011, p. 17.

65. *Ibid.*, p. 19.

66. *Ibid.*, p. 38.

67. *Ibid.*, p. 167.

68. Abba Farhoud, *Les filles du 5-10-15 cents*, *op. cit.*, p. 23.

stable⁶⁹ ». Le rejet de la « conformité⁷⁰ » et de l'ennui qui s'ensuit, qui, comme le montre Andrée Fortin, marque la banlieue et teinte les idées et les comportements de ses habitants, apparaît comme le moteur qui déclenche la fuite de la banlieue. Au contraire, les rues montréalaises telles que Hutchison, où cohabitent des ethnies et des cultures différentes, seraient « des lieux de frottement, sinon de confrontation avec l'autre⁷¹ ».

Les écritures migrantes et le « palimpseste » des territoires urbain et périurbain

L'apport de la réflexion des écrivains migrants au « palimpseste » des territoires urbain et périurbain s'avère riche et incontournable, particulièrement lorsque le phénomène de l'étalement urbain généralisé détermine une nouvelle vision de la ville⁷².

Tout d'abord, nous constatons que les écritures migrantes traduisent les représentations de la banlieue comme un projet social des « ayant migré », un projet collectif associé à l'enfance et à la croissance visant à améliorer l'avenir des familles. Elles font aussi le récit des « écarts d'identité », des différents degrés d'appropriation subjective du territoire chez les jeunes issus de l'immigration, qui expérimentent l'aimantation de Montréal et la séduction de la mixité ethnique et sociale à laquelle la ville invite. Si la représentation positive de la banlieue comme lieu idéal était associée au rêve américain, nous pourrions nous demander si l'évolution des représentations de la banlieue est parallèle à l'évolution de la signification du rêve américain. Dans son roman *Ru*, l'écrivaine Kim Thúy se pose cette question, qui nous semble très pertinente :

69. Abba Farhoud, *Le sourire de la petite juive*, op. cit., p. 17.

70. Andrée Fortin, op. cit., p. 140.

71. François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme* suivi de *Lexique de la ville plurielle*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2010, p. 252.

72. Voir Andrée Fortin et Carole Després, « Le juste milieu : représentations de l'espace des résidents du périurbain de l'agglomération de Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 146, 2008, p. 154.

Beaucoup d'immigrants ont réalisé le rêve américain. Il y a trente ans, peu importait la ville, que ce fût Washington DC, Québec, Boston, Rimouski ou Toronto, nous traversions des quartiers entiers parsemés de jardins de roses, [...] de maisons en pierre, mais l'adresse que nous cherchions ne figurait jamais sur l'une de ces portes. Aujourd'hui, ma tante Six et son mari [...] habitent dans une de ces maisons. [...] Pendant longtemps, nous avons été obligés d'avoir les mêmes rêves, ceux du rêve américain. [...] Cependant, une fois obtenu, le rêve américain ne nous quitte plus, comme une greffe, ou une excroissance. [...] Ce rêve américain a donné de l'assurance à ma voix, de la détermination à mes gestes, de la précision à mes désirs⁷³.

Nous avons remarqué aussi que, particulièrement dans les nouvelles de Stanley Péan et d'Émile Ollivier, la banlieue (ou le seuil de la banlieue chez Ollivier) apparaît comme un lieu d'émergence de l'altérité. Métamorphosée par le fantastique et l'onirique, elle devient un espace inquiétant, menaçant, dans lequel évoluent des êtres violents et des morts-vivants, et où la frontière entre la vie et la mort est poreuse et fragile.

Un troisième apport est associé à la façon dont les écrivains migrants québécois ont intégré et développé la polysémie du mot « banlieue ». Ainsi, lorsque Dany Laferrière expose son degré d'attachement à trois villes, le mot banlieue évoque un entre-deux qui n'atteint pas la qualité des deux autres et ne suscite pas l'attachement : « J'aime beaucoup Miami dans un certain sens, mais ce n'est ni Montréal ni Port-au-Prince. Miami est comme une banlieue. [...] [J]'habite à Miami, c'est-à-dire en banlieue de Port-au-Prince et de Montréal⁷⁴. » Et il a recours à la même expression, cette fois-ci dans une dimension temporelle, dans le titre d'un chapitre de *L'art presque perdu de ne rien faire* : « L'été n'est pas une banlieue de l'année⁷⁵. »

73. Kim Thúy, *Ru*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2009, p. 83, 84, 86.

74. Dany Laferrière, *J'écris comme je vis. Entretien avec Bernard Magnier*, Paris, Éditions la passe du vent, 2000, p. 150.

75. Dany Laferrière, *L'art presque perdu de ne rien faire*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2013 [2011], p. 357.

Les écritures migrantes proposent des représentations de la banlieue où utopies et dystopies s'entrecroisent, ainsi qu'un imaginaire (et une mémoire collective) où convergent et s'affrontent le rêve américain et la volonté de repartir à la recherche d'un espace urbain plus complexe, vers de plus grands défis. La banlieue apparaît comme un espace-étape ou un espace-seuil, qui permet aux immigrants de faire leur place discrètement, de s'appropriier non seulement leur nouveau pays mais aussi le rêve américain, qui, une fois intériorisé, devient « une greffe », accompagnant des itinéraires diversifiés.